ESQUISSE HISTORIQUE N° 156.

De l'Epidémie dysentérique et scorbutique observée en 1809 et 1810 parmi les Français prisonniers de guerre à Cadix ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 8 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR NICOLAS-MATHIEU GUINÉE, de Chablis,
département de l'Yonne ;

Ex-Chirurgien Aide-Major aux armées.

...... Quæque ipse miserrima vidi.
VIRG., Enéide, liv. 2.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Président.*
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

ET

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Recevez ce faible gage de l'amour, du respect et de vénération que m'ont inspirés votre tendresse, vos nombreux bienfaits, vos sages conseils et vos vertueux exemples.

A

Monsieur RAMPONT,

Chirurgien à Chablis.

Vous avez dirigé mes premiers pas dans la carrière médicale, et m'avez toujours donné les conseils d'un ami et les exemples d'un maître; ces deux titres pourraient sans doute vous faire désirer que ce premier fruit de mon travail fût plus digne de vous être présenté; mais, quel qu'il fût, il n'égalerait jamais ma reconnaissance.

N. M. GUINÉE.

INTRODUCTION.

Ayant quitté Paris pour suivre la carrière de la chirurgie militaire dans les armées françaises en Espagne, des événemens inattendus m'ont mis à même d'observer l'épidémie qui fait aujourd'hui le sujet de cette thèse.

Je fus fait prisonnier à l'affaire *de Baylen* avec l'armée que commandait le général *Dupont* en Andalousie, et conduit à Cadix, où on nous renferma sur des pontons qui étaient en rade de cette ville. Je m'aperçus bientôt de la triste vie que nous préparait la captivité, et peut-être n'aurais-je pu m'en consoler, si le désir de me rendre utile ne m'eût inspiré le projet de me dévouer tout entier au soulagement de mes compatriotes malades. D'ailleurs, ma profession m'y obligeait, et ni la crainte du danger, ni le spectacle affligeant de notre situation ne pouvaient m'en détourner.

Rassemblés sur des pontons et dans un vaste quartier qui se trouvait à l'*Isla-del-Léon* près de Cadix, en peu de temps nous fûmes exposés à toute espèce de privations. La disette, les chagrins, une demeure insalubre à laquelle nous ne pouvions nous habituer, tout contribua à faire naître parmi nous mille infirmités; mais particulièrement la dysenterie et le scorbut, maladies dont l'activité devint des plus meurtrières. Le séjour du quartier

de l'*Isla-del-Léon* qui se trouvait entouré de salines, et qui était sur les bords de la mer, nous était aussi funeste que celui des pontons, et mes compatriotes dans ce quartier étaient également victimes de leurs maladies.

Travaillant de concert avec quelques-uns de mes collègues, nous aurions voulu, par des moyens efficaces, diminuer la mortalité; mais ces moyens nous manquaient, les causes de l'épidémie se renouvelaient sans cesse, et nous ne pouvions les éviter qu'en abandonnant ces lieux d'infortune. Les circonstances politiques s'y opposaient, et les Espagnols, paisibles spectateurs de nos misères, ne s'appitoyaient nullement sur notre sort.

Ce ne fut qu'au printemps de l'année 1810 qu'on nous mit à terre près de Cadix, et c'est là que l'on vit l'épidémie céder à l'heureuse influence de la saison et des alimens.

Après trente-quatre mois de captivité, nous eûmes, mes collaborateurs et moi, l'avantage d'être échangés, grâce aux sollicitudes paternelles de M. *Mocquot*, qui était à cette époque au siége de Cadix, chirurgien principal du premier corps de l'armée d'Espagne, et qui, ayant appris que des chirurgiens français étaient prisonniers dans cette ville, fit tout pour les retirer de captivité. Je lui dois ici un témoignage public de la plus vive reconnaissance.

ESQUISSE HISTORIQUE

De l'Epidémie dysentérique et scorbutique observée en 1809 et 1810 parmi les Français prisonniers de guerre à Cadix.

TOPOGRAPHIE DE CADIX ET DE SA RADE.

Calitz, aujourd'hui Cadix, une des plus anciennes villes connues, fût bâtie par les Tyriens, quatre-vingts ans après la ruine de Troie. Sa situation avantageuse pour le commerce fit qu'autrefois les premiers navigateurs du monde, les Phéniciens, y avaient formé un entrepôt. De nos jours, on y voit encore d'immenses magasins appartenant à la compagnie des Philippines. Son port est le point de ralliement pour les expéditions maritimes qui font voile pour le Nouveau-Monde; c'est lui aussi qui reçoit le premier les trésors du Pérou, qui se distribuent ensuite dans tout le royaume.

Tant d'avantages rendent cette ville florissante et riche, et on peut dire même que la civilisation y est bien au-dessus de celle du reste de l'Espagne. Située dans la presqu'île *Gadire*, qui tient à l'ancienne *Bétique*, aujourd'hui Andalousie, elle est assez près des Colonnes d'Hercule, et sur les bords du grand Océan, vis-à-vis l'embouchure du Guadalquivir, autrefois fleuve *Bétis*. Son ciel est doux et presque toujours serein; sa latitude est au 36.° deg. 33', et sa longitude au 9.° deg. 3' à l'ouest de Paris. La chaleur de l'été est de 22 à 26 deg. au-dessus de zéro, thermomètre de Réaumur.

La température de l'hiver est de 10 à 12 deg. au-dessus de zéro, même thermomètre (1).

Fénélon (2) fait un tableau de ce pays qui me semble bien vrai sous le rapport de sa température et de ses productions. Il dit : « Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais ; l'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi, toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson ; les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris ; les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. »

Entourées de petits ports de mer, parmi lesquels on compte Puerto-Réal, Santa-Maria et Rota, la rade et la baie de Cadix réunies ressemblent à une petite mer ; leur étendue de l'ouest à l'est, en partant de l'embouchure, est de trois lieues; celle du sud au nord est plus grande ; on compte quatre lieues jusqu'à Santa-Maria. Légèrement abritée du vent de sud par la péninsule Gadire, cette rade est exposée au vent d'ouest, qui la rend très-mauvaise : rien ne la garantit du terrible vent *Sirocco*, connu dans ces contrées sous le nom de *Viento de Africa*, qui, lorsqu'il règne quelques jours, détruit la végétation, met en putréfaction les substances animales, jette les habitans dans un état de stupeur extraordinaire et donne un mauvais aspect aux plaies.

Soit par expérience, soit machinalement, les Cadiciens font usage de liqueurs spiritueuses quand ce vent règne, prévenant par ce

(1) Je tiens ces observations thermométriques des médecins de Cadix ; je ne pouvais les faire moi-même, les instrumens de physique me manquaient.

(2) Aventures de Télémaque, liv. 8.

moyen l'état de stupeur auquel il les expose; et s'ils en usent immodérément, ils deviennent irascibles, furieux, et semblent être atteints de frénésie : aussi fait-on la remarque que, dans ces circonstances, il se donne beaucoup de coups de couteaux; car telle est l'arme dont on se sert dans ce pays, quand on a une querelle à vider.

La rade n'est jamais agitée par le vent du nord; des montagnes, quoique peu élevées, l'en préservent. Les nuits y sont très-fraîches, les jours brûlans jusqu'à quatre heures après-midi : elle a cela de commun avec les contrées équatoriales; alors un vent frais, connu sous le nom de *brise de mer*, vient rendre le reste du jour supportable, et même agréable.

L'eau qu'on nous donnait avant l'arrivée de l'armée française, aux environs de Cadix, venait du port Santa-Maria; elle était propre à la cuisine et agréable au goût; mais le siége nous réduisit à l'usage d'une eau qui cuisait mal les légumes, dissolvait à peine le savon; c'était de l'eau de mer qu'on puisait dans des fossés pratiqués dans la Péninsule, et devenue à peu près supportable au goût, après avoir traversé un demi-quart de lieue de sable.

La dysenterie et le scorbut dans ce port de mer n'ont jamais été endémiques. Il a fallu un rassemblement considérable et précipité de prisonniers sur les pontons qui étaient dans ce port, et l'oubli des moyens propres à protéger leur santé, pour que ces maladies se soient développées aussi rapidement, et pour qu'elles aient épargné un si petit nombre de Français.

Causes de l'Épidémie.

C'est surtout dans les rassemblemens d'hommes qu'existent les causes les plus propres à favoriser le développement des épidémies : aussi les remarque-t-on dans les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux et dans les camps. Elles se font le plus souvent ressentir par la négligence qu'on apporte dans l'exécution des préceptes hygié-

niques. Pour en donner des preuves, il me suffit d'exposer le mode d'existence des prisonniers français à Cadix, et on aura l'histoire des causes de leurs maladies.

Habitations. Nos soldats furent conduits des plaines sèches et brûlantes de l'Andalousie à Cadix, où on les accumula dans des pontons humides et situés dans une rade beaucoup plus fraîche que ne l'étaient les cantonnemens d'où ils sortaient. Ce passage de la sécheresse à l'humidité était bien suffisant pour produire la dysenterie; mais ils vivaient encore dans ces asiles trop peu spacieux pour contenir un si grand nombre d'hommes, au milieu d'un air altéré par leur respiration et leur exhalation cutanée, par les vapeurs qui s'élevaient de la cale, de l'eau qui y séjournait, et dont la corruption était d'autant plus grande, qu'on la pompait rarement. Il était encore altéré par les émanations du corps de ceux qui étaient malades.

Vêtemens. Ils étaient tous mal vêtus, et quelquefois privés des vêtemens les moins indispensables; la plupart avaient les pieds nus. Il ne leur était permis de laver leur linge qu'à l'eau de mer, ce qui le rendait sale et toujours humide. Ils ne pouvaient non plus se baigner, malgré le grand avantage qu'ils auraient obtenu de ce moyen de propreté. Un grand nombre couchaient sur le plancher, n'ayant souvent que leurs capotes pour se couvrir. D'autres avaient pu se procurer ou faire des hamacs en corde, et se préserver, en s'isolant dans ces espèces de lits, de l'humidité, et surtout des poux, insectes qui se multipliaient beaucoup dans ces pontons.

Alimens. Il aurait fallu à des hommes exposés aux influences délétères dont je viens de parler une nourriture succulente et régulière pour entretenir leurs forces et pour les faire résister à tant de moyens de destruction; ils en étaient privés. Tantôt on leur apportait du pain mal cuit et de mauvaise qualité; tantôt on les laissait des semaines entières sans les pourvoir d'alimens. Ils avaient

rarement de la viande, et si on leur en donnait, elle était vieille et salée. On joignait à la ration de pain du riz et des fèves qu'ils faisaient cuire dans l'eau, et qu'ils assaisonnaient avec l'huile d'olive et le vinaigre; enfin le gouvernement de Cadix complétait leur traitement en donnant cinq sols par individu.

L'eau embarquée pour leur usage ne suffisait pas à leurs besoins. La provision en était si modique, qu'ils s'en trouvaient bientôt dépourvus, ce qui les obligeait à rationner ce liquide avec une extrême parcimonie. Tourmentés par la soif, ils l'étanchaient avec l'eau de mer, et bientôt après ils étaient pris de vomissement et de diarrhée. En proie à la faim, ils étaient souvent réduits à manger du riz cuit dans cette même eau, seul aliment qui leur restât. Le hasard seul pouvait leur donner l'occasion d'acheter du vin; quelquefois ils avaient le matin un peu d'eau-de-vie; et quelques-uns, habitués à fumer, vendaient la moitié de leurs vivres, plutôt que de se priver de tabac.

Excrétions. La transpiration était tous les jours interrompue par l'alternative de la chaleur du jour, du froid et de l'humidité de la nuit; variation de température qui se fait surtout sentir dans ce pays.

Exercice. Beaucoup de prisonniers avaient l'habitude de prendre des leçons d'escrime sur le tillac, et cet exercice en plein air favorisait la conservation de leur santé; mais cette espèce d'amusement ne convenait pas à tous. D'autres, plus modérés dans leurs exercices, s'occupaient à fabriquer des boîtes en ébène, des croix dont ils trouvaient un grand débit; et l'appât de quelques *quartos* leur faisait négliger leur santé en restant des journées entières livrés à ces minutieuses occupations : aussi ces derniers étaint-ils bien plutôt atteints du scorbut que les autres.

Affections de l'âme. L'influence qu'exerçaient certaines affections de l'âme sur les prisonniers ne fut pas une des moindres causes de

l'épidémie; car, éloignés de leur patrie et de leurs frères d'armes, exposés à des besoins sans cesse renaissans, ils se livrèrent bientôt à la tristesse et à l'abattement (1).

Plus heureux que les soldats, les officiers français, tous réunis sur le même ponton, furent bien moins exposés aux maladies. Leur genre de vie était vraiment un modèle d'hygiène nautique. On les voyait sans cesse occupés de tout ce qui pouvait leur procurer de la distraction, de l'exercice, de l'amusement, tel que danse, musique, dessin, escrime, etc. Ils avaient encore institué une sorte de police qui défendait à tout officier de rester au lit après le canon, qui se faisait entendre dans la rade, tous les matins au point du jour.

Une discipline sévère qui était exercée par les plus forts et les plus jeunes, auxquels on avait donné le noms de *gens d'armes*, sévissait sur les gens malpropres et paresseux. Un officier supérieur était chargé de la haute-police du bord, et des marins français payés y entretenaient la plus grande propreté.

L'eau douce ne leur manqua jamais. On pouvait se procurer du vin en assez grande quantité. Un marchand de comestible vint même s'établir sur le ponton, et se chargea d'obvier aux besoins des officiers, qui, réunis par ordinaire pour les repas, avaient toujours des alimens frais. Ils s'étaient même réservé des musiciens qui donnaient des concerts, excitaient les passions les plus douces, et faisaient oublier pour un moment les amertumes de la captivité en en dissipant les ennuis.

C'est ainsi que les officiers évitèrent la dysenterie et le scorbut.

Des magistrats plus humains que ceux de Cadix auraient envoyé

---

(1) Suivant *Kramer*, la tristesse et la nostalgie furent de puissantes causes du scorbut qui fit tant de ravages dans l'armée impériale en Hongrie.

M. le baron *Des Genettes* a fait connaître la funeste influence de la nostalgie à l'armée d'Italie en 1793, et la manière dont elle vint compliquer la dysenterie. (Journal général de Médecine, t. 1.)

sur chaque ponton un homme capable de diriger la police du bord, doué d'assez de connaissances pour veiller à la santé des prisonniers et à la salubrité de leur demeure. Il y serait parvenu en la faisant aérer et laver tous les matins; en forçant les prisonniers eux-mêmes à se laver et à s'exercer assez pour entretenir leurs forces; enfin en chassant des lieux humides et resserrés tous les êtres apathiques qui s'y seraient enfouis.

Cette seule précaution et les alimens nécessaires à la vie auraient conservé leurs prisonniers.

« Une bonne hygiène peut contribuer à l'amélioration de l'homme « et à l'accroissement de son bonheur ». *Cabanis.*

Description de l'Épidémie.

La dysenterie et le scorbut commencèrent à paraître dans l'hiver de 1809 (1), quelques mois après l'arrivée des prisonniers sur les pontons. Les soldats les plus faibles, et ceux surtout qui avaient eu la dysenterie au camp de *Baylen*, en furent atteints les premiers. Le printemps et l'été retardèrent les progrès de cette épidémie, et il n'y eut à peu près qu'un huitième de la masse des prisonniers qui tomba malade. En 1810, les Français vinrent assiéger Cadix vers le mois de février. Les Espagnols, surpris par l'apparition subite de notre armée, rassemblèrent à la hâte tous les prisonniers qui se trouvaient cantonnés dans différentes petites villes maritimes de l'Andalousie, et les entassèrent sur les pontons où se trouvaient les autres prisonniers malades ou sains. Cet encombrement d'individus, la saison qui devenait moins chaude et pluvieuse, et les privations inhumaines auxquelles nous fûmes exposés, firent bientôt faire des

---

(1) On trouvera peut-être étonnant que la dysenterie qui avait régné dans l'armée française en Andalousie, pendant les plus fortes chaleurs de l'été, ait reparu en hiver sur les pontons; puisque le froid fait le plus ordinairement cesser les épidémies dysentériques. Mais on sait que le froid et l'humidité y donne lieu, quand d'autres circonstances se trouvent réunies, telles que les privations, ou les alimens indigestes.

progrès rapides à cette épidémie, et dans l'espace d'un mois on vit la dysenterie et le scorbut tellement répandus parmi les prisonniers, qu'on en compta jusqu'à huit mille affectés de ces deux maladies.

Les Espagnols, occupés à défendre Cadix, nous oublièrent d'abord ; mais incommodés par la quantité prodigieuse des cadavres que recevait la mer, ils voulurent bien jetter un œil de commisération sur nous, et faire disposer en hôpitaux ces mêmes pontons qui nous servaient d'asiles.

C'est dans ces temps de calamités que j'ai donné des soins aux prisonniers, et que j'ai observé leurs maladies telles que je vais les décrire.

Dysenterie.

La dysenterie était précédée d'une diarrhée qui durait dix ou quinze jours, ou d'une constipation opiniâtre, avec des douleurs plus ou moins mobiles qui suivaient le trajet du gros intestin. Il y avait horripilation, le ventre se tuméfiait, était douloureux, et cet état durait quelques jours; ensuite survenait une évacuation abondante de matières fécales, ce qui ressemblait à la diarrhée.

Mais bientôt les malades éprouvaient une sorte de resserrement vers le rectum; une chaleur âcre vers cette même partie qui augmentait par la présence des matières fécales ; les besoins d'aller à la garde-robe se renouvelaient plus ou moins souvent; les selles devenaient de jour en jour moins abondantes; elles étaient peu fétides et s'accompagnaient d'épreintes. Il y avait excrétion, d'abord d'une matière jaunâtre, ensuite d'un mucus glaireux rarement strié de sang ; et à mesure que la maladie se prolongeait, les matières devenaient séreuses et prenaient l'aspect de lavures de chair. Les urines étaient rouges et peu abondantes; il y avait quelquefois ténesme vésical; chez d'autres, chute du rectum.

La fièvre, qui était nulle au commencement, devenait sensible vers le temps des grandes douleurs et des épreintes, pour diminuer et être presque insensible à l'époque où les malades semblaient être

dans le marasme. En général elle n'avait pas de caractère particulier, et paraissait être une simple fièvre d'irritation ; il n'y avait ni symptômes inflammatoires, ni bilieux ; quelques malades tombaient dans l'adynamie, et quelquefois il se manifestait des signes d'embarras gastrique.

Cette dysenterie paraissait être le résultat d'une phlogose de la membrane muqueuse du gros intestin, causée par la suppression de la transpiration, et entretenue par l'usage des mauvais alimens. L'absence de ces causes, un régime surveillé par les médecins, et l'usage de boissons mucilagineuses, auraient suffi dans le principe pour en arrêter les progrès et la guérir. Mais elle se prolongeait et prenait le caractère de la dysenterie lente (1), parce que ceux qui en étaient atteints ne recevaient aucun secours, et que, ses premiers symptômes leur paraissant peu alarmans, ils en concevaient peu d'inquiétude, mangeaient beaucoup quand ils avaient de quoi satisfaire leur appétit, et attendaient l'amaigrissement et une grande débilité pour se déclarer malades.

Réduits à cet état, leurs digestions se faisaient mal ; ils rendaient souvent par les selles les alimens tels qu'ils les avaient introduits dans leur estomac, et ils avaient bien alors la *lienterie*. Ils devenaient tristes, se tenaient continuellement couchés, les jambes rapprochées des cuisses, et les cuisses du ventre. Leur visage, qui était maigre ou œdématié, avait une teinte jaune sale ; il se couvrait, ainsi que les mains, d'une croûte comme terreuse ; la peau était sèche et rugueuse. Elle s'enflammait et s'excoriait sur les grands trochanters et le sacrum. Les parois abdominales semblaient être collées aux vertèbres lombaires, et une odeur *sui generis* (2) s'exhalait de leurs corps. Un appétit vorace les tourmentait quelquefois, ce qui leur faisait cacher des provisions de pain. Une petite fièvre qui augmentait le soir accompagnait cet état ; le pouls était petit et

(1) Ainsi appelée par *Zimmermann*, Traité de la dysenterie.

(2) Ressemblant à la fétidité stercorale.

faible. Enfin une maigreur extrême était suivie de l'anasarque des membres abdominaux, de l'ascite, surtout si les évacuations alvines étaient supprimées par des remèdes astringens ou l'usage de l'opium.

Le scorbut, que nous devons regarder ici comme secondaire, se manifestait aussi à cette époque, mais le plus souvent avant que cet état d'épuisement eût paru; il avait une marche lente, et présentait à peu près les mêmes symptômes que le scorbut sans dysenterie, et que nous nommerons *essentiel* ou *primitif*.

Scorbut.

Les soldats qui devaient être atteints du scorbut, et qui étaient sans dysenterie, éprouvaient, quelque temps avant que les phénomènes qui le font reconnaître d'une manière non équivoque se fussent présentés, un malaise et une débilité générale; une lenteur dans les mouvemens, un engourdissement des extrémités inférieures, qui leur faisait préférer l'inaction à l'exercice. Toutes les fonctions se faisaient avec lenteur, la circulation était ralentie, le pouls faible, la face décolorée; il y avait constipation. Une morosité sombre, la mélancolie, s'emparaient de leur âme, et cet état se soutenait ainsi jusqu'à ce que des signes plus sûrs vinssent caractériser la maladie.

Alors le gonflement des gencives, la fétidité de l'haleine se manifestaient. Il y avait légère bouffissure du visage, qui prenait une couleur terreuse. La peau était aride et couverte, surtout aux membres abdominaux, de taches rouges brunâtres; d'autres fois de pétéchies de même couleur.

Dans le second degré du scorbut, lequel est, suivant moi, très-difficile à bien séparer du premier, il survenait des étouffemens, de la difficulté dans la respiration, de l'induration aux membres, des hémorrhagies nasales. Les taches étaient plus grandes; les gencives s'ulcéraient; elles saignaient au moindre attouchement. Le ptyalisme, chez quelques-uns, était très-abondant. Les dents quelque-

fois étaient décharnées et vacillantes ; plus rarement les joues s'ulcéraient et tombaient en gangrène ; une fétidité repoussante de l'haleine, et un aspect hideux de la face, venaient se joindre aux symptômes précédens.

Ceux qui avaient été blessés voyaient leurs cicatrices se déchirer; il s'y formait des ulcères dont les bords se renversaient, et qui étaient continuellement recouverts d'un sang noir coagulé. Enfin tous ces symptômes s'accompagnaient de douleurs qui augmentaient la nuit.

Lorsque le scorbut se prolongeait, on voyait une rétraction des muscles, la rigidité des membres, quelquefois leur paralysie partielle. Les viscères abdominaux étaient engorgés ; il y avait anasarque des membres inférieurs, et quelquefois ascite. Une fièvre vague accompagnait cet état; la lipothymie et les anxiétés devenaient fréquentes, et elles étaient promptement suivies de la mort.

S'il arrivait par accident que les scorbutiques se fracturassent un membre, dans les chutes fréquentes auxquelles le roulis des pontons et l'humidité des escaliers les exposaient, la fracture était incurable. En voici un exemple : *Collin*, sergent de la troisième légion de réserve, âgé de trente ans, d'une stature ordinaire, et légèrement atteint de scorbut, se fractura le fémur gauche à sa partie moyenne, en glissant sur un escalier humide, et en tombant dans la première batterie du ponton. *Collin* fut placé sur un lit ; sa fracture réduite, on lui appliqua un bandage contentif, et on lui donna tous les soins qu'exigeait son état. Un mois après l'accident, point de consolidation, réapplication de l'appareil. Un autre mois s'écoula ; mais en vain, on ne pût obtenir la consolidation de l'os fracturé, et le repos forcé auquel on avait assujetti *Collin* fit faire des progrès si rapides au scorbut, qu'on ne vit plus l'espoir de le sauver. Il resta encore un mois dans cette situation ; des ulcères profonds se formèrent à la cuisse malade; bientôt les fragmens furent dénudés par la gangrène de toutes les parties environnantes,

et ainsi découverts, on les voyait boursoufflés, sanieux, ayant la consistance des chairs molles. La mort, après trois mois de maladie, vint mettre fin à cet état.

Complications. Une maladie assez singulière venait souvent atteindre nos scorbutiques; c'était l'héméralopie. A quoi attribuer cette névrose? Je n'ai pu m'en rendre raison. Peut-être était-elle causée par la vive lumière que nous donnait la mer en réfléchissant les rayons solaires.

La dysenterie, l'anasarque et l'ascite étaient aussi des complications du scorbut; et l'hydropéricarde a dû souvent se manifester, car beaucoup de nos scorbutiques mouraient avec des symptômes qui lui sont propres. Je laisse un peu de doute sur ce point, parce que je n'ai pu ouvrir qu'un seul cadavre, celui de *Brigaud*, soldat de la quatrième légion de réserve, dont je vais rapporter l'histoire.

Sain en apparence et séparé des scorbutiques, *Brigaud* fut conduit sur un vaisseau espagnol; mais il y resta peu de temps, et revint accablé, débile, quoique d'une constitution athlétique. Il entra au ponton-hôpital, où j'étais chargé du service médical. Il éprouvait des douleurs assez vives aux membres, surtout aux inférieurs; il y survint des ecchymoses. Sa figure prit une légère teinte jaunâtre; la langue était pâle, l'intérieur de la bouche de même, et les gencives dans l'état sain; il avait de l'appétit; le pouls était lent et faible, la peau aride avec chaleur, un peu de gêne dans la respiration.

Prescription. Légère décoction de quinquina animée avec la teinture spiritueuse de cochléaria; bouillon et deux potages au riz; vin rouge de Catalogne, quatre onces.

Quatrième jour après l'invasion : gêne dans les mouvemens respiratoires; la nuit, pouls à peine sensible et anomale, anxiété, lipothymie. Je lui mis un flacon d'alcali volatil sous le nez, et la respiration se rétablit, le pouls devint plus sensible au toucher, en conservant cependant de l'intermittence.

Cinquième jour : pouls lent, inégal, dyspnée, sentiment de gêne à la région précordiale, son obscur du côté gauche de la poitrine, constipation.

Prescription. Du bouillon gras, point de vin, et un lavement laxatif. Taches violettes des membres fomentées avec l'acide acétique.

La nuit, orthopnée, lipothymie, pouls inégal, à peine sensible au toucher. (Mis sous le nez le flacon d'alcali volatil comme la nuit précédente, et des vésicatoires aux jambes.)

Sixième jour : *facies* décoloré, inquiétude, sentiment de constriction de toute la poitrine, tristesse, point de selles, point de sueurs, urines rares, œdème des extrémités abdominales. La poitrine percutée rendait un son obscur du côté gauche.

Prescription. Infusion de sureau éthérée, quatre bouillons, vésicatoires sur le côté thoracique gauche.

Septième jour : prostration des forces augmentée, pouls vermiculaire avec anomalie, œdème du visage, respiration laborieuse, constriction extrême de la région précordiale, lipothymie, anxiété que la mort vint terminer à dix heures du soir.

J'ai su de mes collègues que plusieurs scorbutiques avaient, sur les pontons où ils faisaient un service médical, offert les mêmes symptômes que celui qui fait le sujet de cette observation, et qu'ils y avaient succombé. Mais ils ne pouvaient me donner les renseignemens que l'autopsie aurait pu leur procurer, car il leur était défendu d'en faire. Plus heureux qu'eux, j'ai pu ouvrir le cadavre du soldat dont je viens de rapporter l'histoire.

Autopsie. Il m'a présenté des taches violettes sur toute l'habitude du corps; les pieds étaient œdématiés, les plaies des vésicatoires violettes, les paupières noires comme si elles eussent été contuses; les lèvres étaient bleuâtres, l'intérieur de la bouche pâle, point de gonflement ni d'ulcération aux gencives, qui étaient un peu molles.

En divisant du côté gauche les cartilages qui unissent le sternum aux côtes, mes doigts furent aussitôt baignés par une sérosité jaune qui sortit avec force de la poitrine. Je crus reconnaître un hydrothorax. Je ne trouvai cependant de liquide dans la poitrine que celui qui était sorti du péricarde divisé; les poumons étaient affaissés, leur parenchyme peu crépitant et chargé de sang noir coagulé; la plèvre était dans l'état sain. Trompé dans mon attente, j'arrivai au centre circulatoire, et le cœur, dont l'enveloppe avait été ouverte par mon scalpel, s'offrit beaucoup plus gros que dans l'état naturel. Le péricarde, auquel il devait cette augmentation de volume, en était séparé dans toute sa circonférence de presque un pouce, par la sérosité qui s'était écoulée en grande partie par la première section que je fis au thorax. Les ventricules du cœur étaient, ainsi que les oreillettes, durs et contractés, et pouvaient à peine, dans l'état où je les trouvai, permettre au sang de les traverser; ils en contenaient cependant un peu de coagulé. Enfin, la face interne du péricarde n'offrait ni trace de phlegmasie, ni enduit albumineux, comme il arrive dans l'inflammation de cette poche séreuse; ce qui me fait croire que le liquide épanché dans sa cavité s'y accumula par une sorte d'exsudation. Le tube digestif était sain et contenait des gaz; tous les viscères abdominaux étaient sains, ainsi que le péritoine, et baignés d'un peu de sérosité; le tissu cellulaire des membres était infiltré de sérosité; les muscles étaient mous, faciles à déchirer, et leurs fibres si peu distinctes entre elles, qu'ils ressemblaient assez au parenchyme du foie. Le cerveau et les méninges n'offraient rien de remarquable.

Les ouvertures des cadavres nous ayant été interdites, comme je l'ai déjà dit, je ne pus donc faire celle que je viens de rapporter qu'en me dérobant aux yeux des Espagnols; et je regrette beaucoup ici de laisser incomplète l'histoire de la dysenterie, en ne pouvant présenter les désordres qu'elle produisit chez les prisonniers qui en moururent. Qu'il me soit cependant permis de dire ce qu'on observe le plus ordinairement sur les cadavres des dysentériques.

Le siége de la dysenterie est dans la membrane muqueuse du gros intestin. On a observé que quelquefois cette affection s'étendait jusqu'à l'intestin grêle. On trouve le plus ordinairement la membrane muqueuse enflammée ; quelquefois cette phlogose se propage jusqu'aux tuniques musculeuse et péritonéale. Il y a rétraction et rétrécissement du canal intestinal ; la membrane muqueuse est épaissie ; elle a une couleur rose ou violacée. Si on ouvre un individu mort de la dysenterie chronique, on trouve de plus des ulcérations circonscrites de cette même membrane.

La moitié des soldats étaient affectés de la dysenterie, puis du scorbut ; l'autre moitié, du scorbut seulement. On en voyait aussi qui, d'abord atteints du scorbut, l'étaient ensuite de la dysenterie. Quand la prolongation de la dysenterie amenait le dépérissement, celui-ci faisait naître des symptômes scorbutiques, et les deux maladies réunies ne laissaient plus qu'un tableau hideux de destruction et de mort.

Nous n'avons jamais remarqué que la dysenterie fût contagieuse dans cette épidémie ; nous-mêmes, nos infirmiers et toutes les personnes vouées au soulagement des malades n'en furent jamais atteints. Des vêtemens chauds, la propreté, une nourriture meilleure que celle des soldats, et quelquefois des libations agréables qui chassaient chez nous les ennuis de la prison, nous préservèrent sans doute du scorbut et de la dysenterie.

Une chose remarquable, c'est que les femmes des soldats et les autres cantinières, qui étaient restées sur les pontons, se conservèrent toujours saines au milieu des malades.

Nous avons encore un autre exemple à donner pour convaincre de la non-contagion de cette dysenterie ; c'est que presque la moitié des soldats affectés du scorbut n'avait pas la dysenterie, et cependant ils habitaient les mêmes salles que les dysentériques, étaient exposés aux mêmes causes, et se servaient des mêmes *bailles* pour aller à la garde-robe.

Il est étonnant, et ce fut un bonheur pour nous, que cette épidémie se soit ainsi maintenue sans mauvais caractère ; et je ne puis

concevoir comment le typhus (1) n'est pas venu la compliquer : car toutes les causes capables d'amener cette dernière maladie se trouvaient réunies dans nos pontons.

Il ne me suffit pas d'avoir observé une épidémie dysentérique non contagieuse, pour trancher la question et soutenir que la dysenterie n'est jamais contagieuse ; elle ne l'était pas sur les pontons de Cadix ; elle peut le devenir dans d'autres circonstances ; et des opinions aussi opposées que celles de *Stoll* et de *Pringle* sur la contagion de cette maladie, tout en laissant du vide dans la solution du problème, nous font voir que le premier (*Stoll*) a eu occasion de traiter à Vienne des malades qui se trouvaient dans des circonstances à ne pas communiquer la dysenterie, tandis que *Pringle* nous donne des observations qui prouvent qu'elle était contagieuse dans le camp de l'armée anglaise qui se trouvait près de Hanau en 1743. M. le professeur *Des Genettes* a déterminé les circonstances dans lesquelles la dysenterie devient contagieuse, et a indiqué son mode de propagation. (Voy. l'article *Dysenterie* du Dict. des Sciences médicales.)

La dysenterie peut régner épidémiquement sur une grande masse d'individus soumis aux mêmes influences, et ne pas être contagieuse, comme cela est arrivé à Cadix ; ou bien elle est communiquée par des dysentériques à d'autres individus sains, qui n'avaient pas été exposés aux causes générales susceptibles de la faire naître, et ici elle est bien contagieuse (2).

Décider maintenant à quelles causes on doit attribuer cette différence, c'est ce que l'observation n'a pu encore fait connaître.

---

(1) M. *Thillaye* fils, dissertation topographique sur Cabrara, l'une des îles Baléares, 29 août 1814, rapporte, dans l'introduction de sa thèse, que la privation d'eau et de bons alimens, etc., etc., développèrent la fièvre d'hôpital dans les pontons de Cadix. A l'époque où j'ai pris le service d'un de ces hôpitaux flottans, il n'y avait aucun symptôme qui indiquât cette maladie ; la dysenterie et le scorbut seuls existaient.

(2) Le célèbre auteur de la Nosographie philosophique, M. le professeur *Pinel*, en rapporte un exemple frappant dans sa description de l'épidémie dysentérique qui régna à Bicêtre l'an 3 de la république.

Moyens généraux mis en usage pour arrêter les progrès de l'Épidémie.

Les meilleurs moyens qu'on puisse opposer, en général, aux épidémies pour en arrêter les progrès, sont sans doute l'éloignement de leurs causes; et l'expérience nous a démontré qu'on employait en vain les remèdes les plus vantés, et le régime le plus exact, si on traitait les scorbutiques et les dysentériques dans les lieux mêmes où ils avaient contracté leur maladie, sans pouvoir les soustraire à ses causes. C'est un écueil que nous n'avons pu éviter dans l'épidémie qui nous occupe, et, obligés de nous prémunir de moyens contre elle sur les lieux mêmes où elle avait pris naissance, il nous fallut organiser nos pontons en hôpitaux.

Avant ce travail, nous séparâmes le petit nombre d'hommes sains, et nous les fîmes passer sur des vaisseaux espagnols où on devait les faire exercer tous les jours pour favoriser leur santé. Les malades, après cette séparation, se trouvaient encore trop nombreux dans quelques pontons, et ils furent répartis sur chacun d'eux jusqu'à concurrence de quatre cents. Avant cette répartition, ces pontons, qui devaient nous servir d'hôpitaux, furent assainis; on y fit des fumigations avec le gaz acide muriatique oxygéné (chlore), on lava les entreponts, un lait de chaux fut appliqué à leur intérieur, les planchers furent sablés pour en diminuer l'humidité, les sabords restèrent long-temps ouverts, et des manches à vent qui traversaient les battéries perpendiculairement, et qui allaient se rendre aux faux-ponts, servaient à renouveler l'air des lieux les plus bas, où il n'aurait pu circuler sans ce moyen; nous fîmes encore dresser des tentes sur le tillac, pour préserver les malades du mauvais temps pendant leur promenade.

Ces premières choses exécutées, nous fîmes placer des lits qu'on disposa sur trois rangs et qu'on cloua au plancher; car, sans cette

précaution, ils eussent été renversés par le roulis continuel de ces hôpitaux flottans. La chambre destinée au capitaine du vaisseau fut érigée en petite pharmacie. On plaça une baille d'aisance bien bouchée pour dix lits, et six infirmiers par salle; enfin nos hôpitaux disposés le plus conformément aux lois de l'hygiène, nous nous occupâmes d'y placer nos malades. En les recrutant sur tous les pontons de la rade, nous les trouvions couchés sur le pont, ou enfouis dans les batteries, privés de tout secours, et dans un état de misère difficile à peindre. Au fur et mesure qu'ils arrivaient, on les lavait dans des baignoires remplies d'oxycrat tiède; leurs vêtemens étaient jetés à la mer, non parce que nous croyions la maladie contagieuse, mais comme moyen de propreté; ensuite on les transportait dans des lits où leurs ulcères étaient pansés, et ce concours de soins, joint aux discours consolans que nous leur tenions, apportait un mieux sensible dans leurs affections, ranimait singulièrement leur courage abattu, et des larmes de joie coulèrent quelquefois sur leurs visage en nous voyant ainsi dévoués à leur soulagement.

Privés de vêtemens, puisque nous les avions jetés à la mer, ils s'attachaient sur le corps une couverture de laine lorsqu'ils voulaient se promener ou aller à la garde-robe. Aussitôt qu'ils entraient en convalescence, des habillemens chauds que nous recevions de Cadix leur étaient distribués; ils allaient ensuite rejoindre les prisonniers sains qu'on avait répartis sur les vaisseaux espagnols, pour être transportés, soit aux îles Canaries, soit aux îles Baléares; mais ils conservaient long-temps, quoique rendus à la santé, une odeur qui était un mélange de celle des dysentériques et de celle du goudron; cette odeur particulière les faisait surtout reconnaître, partout où ils se trouvaient, pour des prisonniers de Cadix, et on s'en éloignait: en voici un exemple.

Tous les prisonniers d'un ponton ayant résolu de s'échapper, en coupèrent les câbles qui le fixaient à la mer: ils furent aussitôt portés près de la côte fortunée où se trouvaient leurs frères d'armes

employés au siége de Cadix, et bientôt secourus, ils entrèrent dans les hôpitaux de Santa-Maria, ville qu'occupait le maréchal duc de Bellune. C'est là qu'on s'aperçut de cette odeur insupportable; elle fut cause que, dans la joie excessive qu'ils avaient d'être libres, ils eurent encore la peine de se voir fuir et séquestrer comme des pestiférés. Mais ces précautions, que nous ne pouvons que louer, ne furent qu'instantanées; peu de temps après, on les conduisit dans les établissemens destinés aux soldats malades du siége, où ils furent traités par les officiers de santé de l'armée avec toute la générosité et l'intérêt qu'inspirait leur malheur passé.

Traitement.

Dysenterie. Les plus habiles médecins, dit *Zimmermann* (1), conviennent qu'il est très-difficile, et souvent impossible de guérir une dysenterie qui a déjà duré plusieurs semaines. Nous nous trouvions dans cette conjoncture, et au moment où nous fîmes de nos pontons des hôpitaux, il y avait long-temps que les prisonniers en étaient atteints. De là naissait la difficulté de succès dans le traitement que nous avons employé.

Le vomitif, quelquefois utile dès le début, ne pouvait nous servir, excepté lorsqu'il se manifestait un embarras gastrique. Nous usions des purgatifs doux et de nature acide, tels que la pulpe de tamarin, avec beaucoup de réserve; et si nous les employions, c'était quand il n'y avait plus à craindre d'augmenter l'inflammation de la membrane muqueuse du gros intestin.

Zimmermann (2) avait déjà senti l'inconvénient des purgatifs irritans dans le traitement de la dysenterie, et il se bornait aux doux et aux acides, comme le tamarin; il employait aussi la rhubarbe. Mais nul n'a mieux su apprécier l'action dangereuse des purgatifs et de la

(1) Traité de la dysenterie.
(2) *Ibid.*

méthode excitante dans cette maladie, que M. *Broussais*. Ce célèbre médecin a fait voir (1) combien elle était dangereuse, et combien un traitement basé sur le régime adoucissant et les boissons mucilagineuses était préférable. C'est même le seul qui puisse être admis ; si on s'en écarte, on aura la douleur de voir la maladie se prolonger, l'épuisement et la mort mettre fin à une longue série d'incommodités.

Les médecins espagnols, qui de concert visitaient les malades avec nous, avaient grande confiance dans l'emploi de la première, deuxième et troisième infusion d'ipécacuanha ; ils la faisaient prendre successivement aux dysentériques, et ils regardaient ce médicament, ainsi administré, comme tonique, et susceptible de guérir la dysenterie devenue chronique. Ils prodiguaient aussi l'opium dans le traitement de cette maladie. Encore jeune à cette époque, je n'osais leur exposer mes doutes sur les moyens qu'ils employaient, et j'adoptais leur traitement. Cependant, acquérant tous les jours la conviction du peu de succès que j'en obtenais, j'eus recours à une autre méthode curative. Elle était surtout basée sur le régime et la propreté. Je faisais souvent laver les mains et le visage de mes dysentériques avec de l'eau tiède et du vinaigre, à l'imitation du professeur baron *Des Genettes*. (*Voy.* l'Histoire médicale de l'armée d'Orient). Ils étaient tenus chaudement, et souvent changés de linge. Je proscrivais l'usage de la viande salée ; je permettais celui du riz, des pommes de terre et de la panade. Je ne pouvais varier la nourriture et donner tour à tour des semoules, des gruaux, des vermicelles, du lait, des œufs, des fruits mûrs ; ces ressources nous manquaient ; il fallait donc se borner aux alimens que j'ai indiqués plus haut.

Je faisais prendre à ceux que j'avais jugés susceptibles d'être évacués par les purgatifs doux et acides, des décoctions de riz, des dissolutions de gomme arabique édulcorées avec le sirop de sucre,

(1) Histoire des phlegmasies chroniques.

et acidulées avec l'acide citrique. Ceux qui étaient affaiblis par la longueur de la maladie, et qui rendaient sans épreintes des matières séreuses, usaient de la décoction blanche, qui n'était qu'une décoction de pain édulcorée avec le sirop de sucre, et aromatisée avec la cannelle. Je leur faisais prendre aussi de légères décoctions de quinquina, et un peu de gros vin rouge de Catalogne.

Quand les épreintes étaient vives et les évacuations affaiblissantes, j'avais recours à l'opium ; mais il n'était pas pour moi un remède banal. J'administrais dans une potion gommeuse huit à douze gouttes de laudanum, et cette potion était réitérée suivant l'exigence des cas : alors les épreintes diminuaient, ainsi que la quantité des selles. Je faisais donner aussi quelques demi-lavemens gommeux.

Ce n'était que quand la dysenterie persévérait malgré ces moyens que je hasardais les astringens; je les hasardais, car j'en craignais beaucoup les effets dangereux : l'expérience m'en avait averti ; et si j'eusse connu à cette époque le livre de M. *Broussais*, je m'en serais encore moins servi. Qu'il me soit permis de rapporter littéralement ses paroles. Ayant tenté l'administration des toniques astringens dans le Traitement de la dysenterie de *Boucher*, obs. 15 du 2.e volume de l'histoire des phlegmasies chroniques, il dit : « Le résultat de ce traitement brownien fut que, vers la fin de mai, il y eut exaspération de la diarrhée, faiblesse et découragement, peau froide.

Ayant acquis par cette expérience la conviction qu'une muqueuse phlogosée ne demande point à être stimulée vivement, je le réduisis à la bouillie pour toute nourriture, et je ne lui fis plus prendre que des décoctions de fécule végétale, l'eau de riz, etc., etc., des potions gommées et légèrement animées avec les eaux distillées, et un peu d'opium. En trois ou quatre jours, il se sentit bien, et n'alla plus que deux fois à la garde-robe ».

Ce n'était donc que dans le cas d'affaiblissement complet que j'administrais la décoction blanche avec le diascordium, que j'

donnais le simarouba en infusion ; et trente-quatre grains de ce médicament, infusés dans une livre d'eau, suffisaient à un malade pour un jour.

La fécule de pommes de terre mêlée au quinquina, et rendue liquide avec du sirop de sucre, formait un électuaire tonique et nourrissant. Les dysentériques en prenaient de six à huit onces par jour. Il entrait dans deux livres de cette fécule une demi-once de quinquina pulvérisé, et du sirop de sucre en quantité suffisante pour rendre ce médicament liquide et facile à avaler. Quand l'estomac pouvait le supporter, que les malades ne s'en dégoûtaient pas, son usage, long-temps continué, nous procurait la terminaison de la dysenterie. S'il se digérait mal, nous en suspendions l'usage, car alors il laissait un résidu qui, en passant dans les intestins, ne pouvait qu'augmenter leur phlogose. C'est encore une remarque à faire, que tous ceux qui usaient de ce médicament et des boissons mucilagineuses ne changèrent pas de physionomie, mais conservaient la couleur terreuse de la face et des mains ; ceux-là, dis-je, finissaient par périr (1). Au contraire, nous en jugions différemment, si pendant ce traitement leur visage changeait et prenait les nuances de la couleur qui annonce la santé : alors un régime exact et ce médicament les tiraient des bras de la mort.

Je dois la première idée de ce remède à M. *Guitton*, pharmacien aide-major mon collaborateur, et ce n'est pas sans plaisir que nous admirions tous deux l'heureux succès de son usage.

Complications. Si la dysenterie se compliquait d'hydropisie, le traitement en était plus difficile. Les purgatifs, les préparations scillitiques, la digitale pourprée, médicamens préconisés dans l'hydropisie, étaient toujours nuisibles pour la dysenterie; il fallait donc

---

(1) M. *Broussais* a le plus souvent trouvé chez les dysentériques qui périssaient ainsi la désorganisation de la membrane muqueuse des gros intestins (Ouvrage cité.)

s'en abstenir et se borner aux toniques légers, et quelques diurétiques, tels que l'éther nitrique administré dans des potions gommeuses. Et quand l'accumulation du liquide dans l'ascite gênait la respiration au point de suffoquer le malade, il fallait en venir à la paracentèse.

Quand le scorbut, maladie caractérisée par la plus grande débilité, compliquait la dysenterie, ou s'il y avait adynamie sans symptômes scorbutiques, l'eau de riz était animée avec le vin; la décoction de quinquina animée, le vin pur, étaient mis en usage, et on n'oubliait pas non plus l'emploi des vésicatoires. Si des symptômes ataxiques venaient s'y joindre, ce qui arrivait quelquefois, nous leur opposions les stimulans diffusibles, tels que le camphe, les vésicatoires, et les boissons capables d'exciter une douce diaphorèse, telle qu'une infusion de thé animée avec l'alcohol.

Scorbut. Que de difficultés, que d'obstacles à vaincre dans le traitement de cette affection! Privés de végétaux frais, continuellement exposés aux causes qui n'étaient qu'affaiblies sans être détruites, nos scorbutiques ne pouvaient guérir : que devions-nous donc espérer de nos soins? Rien, si ce n'est la douleur de voir le scorbut faire des progrès, et la mort être inévitable. Cependant, dans cette circonstance orageuse, il fallait adopter un mode de traitement; et quoique peu propre à guérir les scorbutiques, l'usage de certains médicamens faisait toujours naître en eux la confiance et l'espoir d'une guérison prochaine.

Médicamens. La teinture spiritueuse de cochléaria, les acides minéraux unis aux décoctions amères se donnaient dans cette maladie, soit comme boisson, soit comme gargarisme; les citrons étaient employés pour frotter les gencives ramollies et ulcérées, et leur emploi était préférable aux gargarismes faits avec les acides minéraux; une once de teinture alcoholique de quinquina se distribuait tous les matins à chaque malade; leurs taches violacées étaient recouvertes de compresses imbibées de vinaigre.

Alimens. On avait mis à notre disposition du mauvais pain fait avec des farines vieillies, presque jamais de viande fraîche, encore moins de végétaux frais : on nous donnait aussi du riz, des pommes de terre ; et c'est avec ces derniers alimens que nous nourrissions nos scorbutiques. Le vin était bon ; c'était un gros vin rouge de Catalogne, dont nous faisions faire deux distributions par jour, à une dose plus ou moins forte, suivant l'état de nos malades.

Dans le scorbut compliqué de dysenterie, on donnait les mêmes gargarismes ; mais la tisane était changée ainsi que les alimens, et on faisait suivre le traitement que nous avons indiqué à l'article *dysenterie*.

Tandis que nous nous occupions du traitement de nos malades, un charlatan, un empirique espagnol, autorisé par son gouvernement, à faire des expériences avec un remède à lui seul connu, et auquel il attribuait la faculté de guérir toutes les maladies, vint sur nos pontons nous apporter une nouvelle source de calamités ; il administra son spécifique sous forme de pilules jaunes, à la dose de huit grains, à une cinquantaine de nos malades ; et presque tous périrent dans la nuit ou le jour suivant, après avoir eu des vomissemens et des selles très-souvent répétés, des coliques affreuses, enfin tous les symptômes d'un empoisonnement. Surpris d'un effet aussi funeste, occasionné par un remède qui devait opérer de si grandes cures, nous recueillîmes quelques-unes des pilules que les malades n'avaient pas avalées, et j'en fis l'analyse avec M. *Guitton* : elles étaient très-pesantes pour leur volume ; frottées sur une pièce de cuivre, elles lui donnaient une couleur blanche et brillante : leur couleur jaune et cette première expérience nous firent penser que ce pouvait être du turbith minéral (sulfate de mercure avec excès d'oxyde). Pour mieux nous convaincre dans notre première pensée, nous les soumîmes à une nouvelle expérience, et échauffées avec du charbon dans une fiole à médecine, elles se décomposèrent, et donnèrent du mercure qui se fixa aux parois de cette fiole. Enfin, avec du mercure suroxydé (précipité rouge), et

de l'acide sulfurique, nous eûmes une poudre jaunâtre insoluble dans l'eau, exactement semblable à celle qui composait les pilules de notre empoisonneur.

Nous n'avions donc pas seulement à vaincre toutes les causes qui donnèrent lieu à l'épidémie; il nous fallut encore combattre cet homme dont la présence nous devenait si funeste; et pour cela il nous suffit d'adresser au gouvernement de Cadix un rapport circonstancié sur les effets désastreux du remède de l'Espagnol, pour lui faire non-seulement suspendre ses expériences dangereuses, mais même le faire chasser du continent (1).

Si nous avons eu quelques succès dans le traitement du scorbut, je l'attribue plus aux moyens hygiéniques que nous avons employés qu'aux médicamens; et si, au lieu de quinquina, de teinture spiritueuse de cochléaria, etc., on eût mis nos malades à terre, l'absence des causes de l'épidémie et une diète végétale les auraient guéris d'une manière plus rapide; je dis une diète végétale, car tous les végétaux susceptibles d'être mangés sont bons pour guérir les scorbutiques; et on ne doit pas, comme l'observe M. *Kéraudren* (2), attribuer des qualités antiscorbutiques plutôt aux crucifères, ou aux végétaux acides ou âcres, qu'à ceux qui sont doux ou amers. J'ai été moi-même à portée de me convaincre de ce fait. Sur la fin de l'épidémie, le peu de dysentériques et de scorbutiques qui restaient furent mis à terre, où je les suivis; et j'ai vu, dans l'établissement où on nous avait relégués, nos scorbutiques guérir parfaitement en usant de bouillons où entraient les feuilles de bète (*beta vulgaris*) en très-grande quantité, en mangeant, dans tous tous leurs repas, cette plante cuite, ainsi que la doucette (*valeriana locusta.* Lin.) en salade. Ce régime favorisait les selles, et le gonflement des viscères abdominaux, qui était énorme, disparaissait.

---

(1) Il partit pour l'Amérique.

(2) Réflexions sommaires sur le scorbut.

M. *Kéraudren* (1) paraît attribuer la vertu bienfaisante des végétaux dans le scorbut à leur eau de végétation, et il dit : « Tant que les végétaux sont dans leur état récent, et non privés de leur eau de végétation, ils manifestent une vertu antiscorbutique très-puissante ; et tout ce qui tend à leur enlever ce principe, telle que la dessiccation, anéantit en eux cette propriété. »

Le printemps et la joie que les malades éprouvaient d'être éloignés des lieux où ils avaient été si malheureux ne contribuèrent pas moins à opérer des cures inattendues. On voyait des scorbutiques qui avaient les muscles durcis et rétractés, le corps avec œdème, et couvert de pétéchies, d'ulcères fétides, enfin des scorbutiques au troisième degré parvenir à un parfait rétablissement.

Il n'en fut pas de même des dysentériques, presque tous épuisés et dans le marasme ; la plupart périrent d'hydropisie.

J'aurais voulu pouvoir me dispenser du récit des maux qui nous accablèrent à Cadix ; mais il fallait faire connaître les causes de cette épidémie et les moyens mis en usage pour en arrêter les progrès. Si je me constitue ici épidémiographe, je suis loin de croire que j'en ai rempli la tâche : elle se trouvait trop au-dessus de mes forces ; aussi c'est parce que j'ai pensé que mon dévouement pour mes compatriotes me mériterait l'indulgence des professeurs de cette célèbre Faculté que j'ose aujourd'hui leur soumettre ce faible travail.

---

(1) Ouvrage cité.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ab alvi profluvio dysenteria. *Sect.* 7, *aph.* 75.

II.

A dysenteriâ intestinorum lævitas (supervenit.) *Ibid.*, *aph.* 76.

III.

In longis dysenteriis appetitus prostratus, malum : et cum febre, pejus. *Sect.* 6, *aph.* 3.

IV.

Hydropicis tussis superveniens malum. *Ibid.*, *aph.* 35.

V.

Qui lienosi à dysenteriâ corripiuntur, his, longâ superveniente dysenteriâ, hydrops supervenit, aut intestinorum lævitas, et pereunt. *Ibid.*, *aph.* 43.

VI.

Attenuata longo tempore corpora lentè reficere oportet; quæ verò brevi, celeriter. *Sect.* 2, *aph.* 7.

VII.

In omnibus morbis, partes quæ sunt ad umbilicum, et imum ventrem, crassitudinem habere melius est; valdè autem tenues et eliquatas esse, pravum. Periculosum verò illud est, etiam ad infernas purgationes. *Ibid.*, *aph.* 35.

VIII.

Qui sana habent corpora, pharmacis purgati citò exsolvuntur, ut et qui pravo utuntur cibo. *Ibid.*, *aph.* 36.

IX.

Qui bene valent corpore, purgatu sunt difficiles. *Ibid*, *aph.* 37.